

A young girl with her hair in a bun, wearing a light-colored striped shirt, stands in a vast field of tall, golden-brown grass. She is looking back over her shoulder towards the camera. The field stretches to a distant treeline under a clear, pale blue sky.

Carole Zabé

Les Lettres bleues

Roman

Carole ZABÉ

Les Lettres bleues

© Carole ZABÉ, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8424-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Delphine n'avait pas école ce matin-là. Les cloches de l'église sur la place du village venaient de sonner huit heures et l'avaient sortie de son sommeil. Un sommeil moelleux, entrecoupé de griffures. Delphine grelottait. Elle remonta la couverture sous son menton et enserra sa poupée Coralie, dont l'œil gauche bringuebalait dans son orbite. Le vent faisait craquer la vieille fenêtre en bois. La pluie avait tambouriné toute la nuit. Dans la lumière diffuse du petit matin, elle ouvrit un œil, observa l'araignée au plafond empêtrée dans sa toile qui se déplaçait comme un fantôme.

Delphine profitait encore un peu de la douce tiédeur du lit. Elle entendait sa mère s'affairer dans la cuisine. Elle préparait parfois des crêpes le dimanche. La petite fille sortit de ses draps, le pouce vissé à la bouche, frissonna et descendit l'escalier qui grinça sous ses pas légers. Françoise était devant l'évier, face à la fenêtre. La maison du voisin se dessinait dans la pénombre. Au fond, les montagnes étaient encore fondues dans l'horizon. La jeune femme frottait la casserole de la veille avec un scotch-brite. Delphine se boucha les oreilles en venant l'embrasser. « J'aime pas c'bruit, ça ressemble aux craies sur le tableau. » Delphine s'assit devant la table en formica orange. Sa mère abandonna la casserole, se rinça les mains puis les secoua. Les gouttelettes comme des étincelles fusèrent de ses doigts abimés par l'eau de vaisselle. Elle lui servit du lait chaud dans lequel Delphine plongeait quelques morceaux de pain. Pas de crêpes ce matin. La moue boudeuse, elle toisa sa mère puis se pencha sur son bol. Ses cheveux bruns coupés au carré, raides comme un rideau de pluie, pendaient le long de son visage. Le cliquetis de la cuillère contre ses dents combla le silence.

Sa mère, engoncée dans une robe de chambre matelassée un peu râpée, retourna devant le vieil évier en céramique.

Mélancolie.

Le dimanche, comme le mercredi, Françoise ne travaillait pas. Elle passait la semaine derrière la caisse 4, à l'Intermarché de Saint-Girons, à vingt kilomètres du village. Alors le dimanche, elle se reposait. Delphine aimait avoir du temps

avec elle au petit déjeuner. Maurice, son père, était souvent encore au lit. Son activité au garage Renault de Saint-Girons était physique et ses ivresses l'affaiblissaient. Elles l'évadaient, mais les années comptent double lorsque l'alcool coule dans les veines.

— C'était super la piscine hier. On était que les CE2, les CM1 allaient au théâtre.

— C'était b...

— Le maître-nageur m'a retiré mes brassards. On n'est que quatre à nager sans rien, la coupa Delphine.

— C'est bien chérie, bravo. Françoise embrassa les cheveux de sa fille.

— Oh ma puce, tes cheveux puent l'eau de javel.

— Non, ça sent bon, j'adore.

Delphine aimait se laisser glisser dans l'odeur d'eau de javel, la même que celle du carrelage de la maison après le ménage du dimanche. Une senteur de propreté, de pureté, quand tout était à sa place. Delphine lui raconta, les mots se précipitaient dans sa bouche, ne laissant aucune place à sa mère. Les idées tournoyaient dans son esprit comme des comètes.

Elle observa Françoise de ses yeux sombres. Elle tenta de transpercer la poche de la robe de chambre. Elle le voyait dépasser le petit rectangle bleu, une fine ligne couleur d'été, qui sortait à peine du tissu. Elle les connaissait ces lettres que Françoise recevait, qu'elle enfouissait dans son vêtement, et qu'elle lisait lorsqu'elle était seule, sans jamais lui fournir d'explication.

Delphine aussi s'autorisait des secrets. Elle avait une sœur. Personne ne le savait, elle était la seule à la connaître. Une petite fille imaginaire. « Allez, Maud, saute. Non, moi d'abord Delphine. Tu as marché sur la mauvaise dalle, on avait dit une sur deux, je vais te donner un gage. » Alors Delphine exécutait le gage qu'elle avait imposé à sa sœur et le trajet pour l'école revêtait des airs de fête. Elle avait soif d'apprendre, mais la discipline l'ennuyait. Elle n'aspirait qu'à retrouver sa forêt. Parfois, incapable de rester assise, ses jambes pétillantes l'obligeaient à se lever au milieu de la classe, au risque de punitions.

Dehors, le ciel avait saupoudré de neige la campagne et satiné le paysage. Un silence virginal entourait la maison. Un vent glacial soufflait et faisait ployer les branches des arbres égarées dans le ciel opaque. Delphine engloutit une dernière bouchée, posa son bol dans l'évier et grimpa l'escalier en courant. Dans le cabinet de toilette aux murs roses, elle trempa un gant en éponge rêche dans l'eau savonneuse du lavabo, et se frotta le visage. Elle disciplina ses cheveux ébouriffés avec ses deux mains.

Elle referma la porte derrière elle et frissonna en entrant dans le jardin. De jolis nuages s'envolèrent de ses lèvres et se diluèrent dans le ciel sibyllin. Elle s'agenouilla sur le sol blanc, et amassa la neige. Ses gants trempés engourdirent ses doigts.

Son père la rejoignit et l'aida. Après le corps du bonhomme, sphère immaculée, une plus petite boule bien tassée par les mains trapues de Maurice prit place au-dessus. Il ôta son écharpe et l'enroula autour du cou du bonhomme. Delphine poussa des cris de joie en sautillant. Elle courut jusqu'à la cuisine et revint avec une carotte qu'elle planta au milieu de la tête gelée. Maurice se releva, recula de quelques pas et regarda leur sculpture en souriant, le pouce pointé vers le ciel. « Il est splendide ce bonhomme. » Les yeux de Delphine pétillaient. Ces moments avec son père étaient rares. Lorsqu'il était à la maison, il ne supportait rien en dehors de la télévision. Elle mendiait souvent sa tendresse, en vain. Après de rares moments de complicité, l'orage regagnait imperturbablement son humeur. Alors Delphine avait appris à respecter cette dichotomie paternelle, à attraper ces instants de complicité comme on attrape un papillon et elle savait qu'ils étaient précieux et éphémères.

Ils étaient agenouillés sur le sol, le velours du pantalon de Delphine était gorgé de neige fondue, elle frissonna, mais était heureuse. Une goutte de liquide luisant perla sous sa narine. Le bonhomme de neige arborait son nez-carotte pointu, l'écharpe autour du cou retombait dans le dos. Des brindilles lui servaient de cheveux. Maurice rentra à la maison en soufflant sur ses doigts râpeux. Françoise, derrière la fenêtre, les regardait, une *Gitane sans filtre* au coin des lèvres. Elle adressa à Delphine des applaudissements. La neige s'était remise à tomber, de gros flocons virevoltaient dans une danse ensommeillée et se posaient sur le tapis blanc, dans un silence feutré. Le vent s'était levé, des piques glacées

heurtèrent les yeux de la petite fille qui cligna des paupières. Elle admira encore son nouvel ami et rentra. Françoise l'appelait depuis dix minutes.

2

Il faisait encore nuit noire.

C'était un matin de mars. Un matin langoureux.

Quelques ombres dansaient dans la pénombre, autour du lit de Delphine, celles créées par le rai de lumière qui se faufilait sous la porte. Maurice avait frappé trois coups. Trois coups rêches. Trois coups qui l'avaient fait sursauter. Parfois il ouvrait avec douceur et la réveillait en la chatouillant. Ce matin, tout était douleur, tout était obscurité. Delphine savait. Certains matins ressemblaient à ça. L'intensité des coups lui permettait de cerner son humeur. Elle tenta de soulever ses paupières engourdies. Ses yeux s'habituerent doucement à la lumière.

Soudain la porte s'ouvrit avec violence, inondant la pièce d'une lumière artificielle. Delphine enfouit la tête sous son oreiller en grognant, pour empêcher la voix rocailleuse de son père de ternir ses pensées. Avec lenteur, les yeux mi-clos, elle sortit du lit, prit son petit déjeuner dans la maison silencieuse. Maurice partit dans la salle de bain, Françoise s'affairait devant l'évier. Les minutes étaient comptées, aucun retard ne serait toléré.

Le garage attendait Maurice.

L'Intermarché attendait Françoise.

L'école attendait Delphine.

La petite fille sortit. La neige commençait à fondre, mais le froid était encore puissant et la nuit épaisse. L'hiver trainait, mars s'installait avec nonchalance.

Elle retrouva Sylvain, son voisin, et deux amies à l'arrêt du car scolaire. Trois planches en bois de guingois en forme d'abri, plantées à quelques mètres de chez elle, juste derrière l'église. Les conversations fusèrent dans la lenteur du matin. Le froid projetait un halo de vapeur qui s'envolait de leurs lèvres. Delphine rentra ses doigts engourdis dans ses manches.

La journée passa.

Delphine eut une bonne note au contrôle d'histoire. Frédéric, le grand échalas fit punir toute la classe, en lançant une boule puante sans se dénoncer. Trente lignes chacun « Tu dois te dénoncer lorsque tu fais une erreur ». Il y eut des frites à la cantine. Delphine et son équipe gagnèrent à la balle au prisonnier. Elle termina ses devoirs à l'étude.

Elle arriva juste à l'heure de « L'île aux enfants », son émission préférée. Casimir le dinosaure et son cousin Hippolyte se disputaient. Casimir se tortilla, son gros derrière orange vint cogner celui vert vif d'Hippolyte, qui tomba à la renverse et arracha un éclat de rire à Delphine. Elle était un peu grande pour cette émission, mais elle aimait cet univers. Elle aimait la vivacité des couleurs, la gaieté et l'insouciance. Elle se délectait de cet instant avec d'autres enfants qui déambulaient sous ses yeux, sortaient de l'écran et l'entouraient dans le salon où elle se sentait si seule. Se plonger dans cette parenthèse enchantée à dix-neuf heures était une bulle de bonheur avant de retrouver le trio un peu austère de sa famille. Françoise essayait parfois de rire avec sa fille, elles partageaient quelques instants de complicité, mais une ombre planait toujours dans son regard. Quelques silences punctuaient leurs interactions et assombrissaient l'air. Elle était à la fois présente et diffuse. Parfois Delphine se retournait « Tiens, t'es là Maud ? On fait un Monopoly ? »

La semaine se terminait. Delphine rentra de l'école. Elle descendit du car scolaire dans une nuée de cris, de rires et de bousculades. Les lourdes portes se refermèrent dans un bruit de soufflerie et le car démarra, auréolé de son nuage de gaz d'échappement. Sylvain, la tignasse flamboyante ébouriffée, la silhouette frêle noyée dans son blouson proposa une partie de billes. Delphine sortit de son cartable à l'effigie d'*Heidi*, un sac de billes. Les petites sphères transparentes laissaient apparaître l'intérieur coloré, comme un foulard en soie dansant dans le vent. Certaines étaient recouvertes de granulations brillantes, semblables à des petites pépites d'or. Dans son sac, deux calots multicolores. Delphine en attrapa un entre le pouce et l'index, le fit tourner devant ses yeux, la tête levée vers le ciel, pour y laisser filtrer les rayons du soleil. Les couleurs à l'intérieur, entremêlées sans se mélanger, tournoyaient et brillaient. Ses camarades lui proposèrent une partie avec ses calots, qu'elle refusa. Elle ne souhaitait pas les

mettre en péril. Alain, ce garçon qui aimait soulever les jupes des filles et Frédéric, après des sourires charmeurs et des paroles incitatrices, élevèrent la voix devant son refus. Elle rebroussa chemin pour rentrer chez elle. Les deux enfants l'insultèrent, puis leurs pas se rapprochèrent. Delphine accéléra sa cadence. Sylvain la rejoignit en courant et tenta de convaincre les deux garçons d'abandonner leur quête. Il fut surpris par son courage. Lui, si pleutre, se confronter à ces deux gaillards avec sa carrure de grenouille, était insensé. Alain, le plus costaud, avec ses deux ans de retard et ses sourcils noirs assombrissant son regard, donna un coup d'épaule à Sylvain qui le déstabilisa.

« Mêle-toi de ton cul de rouquin ». Delphine, ulcérée par l'insulte, décocha un coup de pied dans les tibias de l'agresseur qui poussa un cri et tomba au sol, les mains sur sa douleur. Delphine et Sylvain, affolés, se lancèrent dans une course effrénée et parvinrent à semer les deux garçons. Sylvain, essoufflé, ouvrit à la volée le portail de chez lui et s'engouffra dans le jardin. Mamita, sa grand-mère était debout devant la maison. Elle semblait noyée dans le grand tablier bleu en toile épaisse qui recouvrait son corps malingre. Des gouttelettes écarlates tombaient du couteau qu'elle tenait dans la main droite. La lame brillait dans les derniers rayons du jour et le sang scintillait. C'était presque beau. Delphine s'immobilisa, comme prise dans la glace. Ses yeux exorbités fixèrent la main gauche de Mamita. Au bout de ses doigts, deux grandes oreilles duveteuses, un petit museau clair comme un bouton de rose, deux yeux figés. Le corps du lapin pendait, ruisselant, sa vie à ses pieds imbibant la pelouse. La vieille dame vit la pâleur de Delphine. Elle se détourna, entra dans le garage et déposa la dépouille dans la cuve en béton qui lui servait de lavoir dans son enfance. Delphine, une main posée sur son front se pencha et vomit dans l'herbe à ses pieds. Un liquide jaune dégouлина sur son menton, qu'elle essuya du revers de la manche. Sylvain semblait désolée.

Elle rentra chez elle en courant, déclinant l'invitation de Mamita à un goûter.

Françoise était assise sur le canapé. Elle maniait avec habileté des aiguilles à tricoter. Une écharpe en jacquard pendait sur ses genoux. À ses pieds, un cendrier rempli de mégots. Delphine se précipita sur elle en pleurant. Françoise la prit dans ses bras. Le transistor sur la table basse diffusait la voix d'Anny Cordy. Delphine sourit en entendant sa mère chanter « C'est la bonne du... curé ! »